

# Au fil de la Meuse

Histoire - Patrimoine - Culture

***Au nom de quel avenir peut-on sacrifier la mémoire ?  
Tout ce qui n'est pas donné ou partagé est perdu !***

**Webmaster :**  
**Jacques Leclère**

**Editeur responsable :**  
**Willy Clarinval**

Juin 2017 - N° 9

Éditorial

## **« ... Mais vous n'aurez pas ma liberté de penser » (Florent Pagny).**

Le droit d'expression est un des acquis les plus fondamentaux de notre démocratie, un des piliers assurant son plein exercice et sa libre évolution.

La Turquie s'enfoncé de plus en plus dans l'obscurantisme, au fur et à mesure qu'elle arrête et incarène ses journalistes. Cependant qu'en France, la parole rendue au citoyen vient de bousculer l'échiquier politique et de renverser la sacro-sainte chape de plomb ourdie par les partis. Mais, vigilance oblige, attendons de voir.

A notre niveau, celui de notre feuille mensuelle toute petite et toute simple, nous laissons parler les gens. Nous sollicitons à chaque fois leur participation, car c'est l'opportunité de tout lecteur d'ajouter tel élément jugé nécessaire au contenu de nos publications, et même de s'y opposer. Toutefois, il y a la manière, et vous comprendrez ce que j'entends dire, un peu plus loin dans ces mêmes pages.

Nous avons fait aveu d'impuissance en clôturant *Traces Mosanes* : sa parution a succombé sous les coups de boutoir de certains, la sphère historico-culturelle de Dinant ayant été imperméable à nos initiatives, pourtant désintéressées, ce qui est loin d'être le cas de nos contradicteurs : ils en vivent, à tout le moins partiellement. A *Au Fil de la Meuse*, nous pensions naviguer en pleine mer de la tranquillité. C'était un leurre. Ce n'est pas tant à l'auteur de la réplique que j'en veux - je mets surtout en cause l'outrance de sa phraséologie - mais à ceux, « plusieurs connaissances de la région » qui ont suscité tout récemment sa réaction, qui eux-mêmes n'ont pas eu le courage de nous interpellé, bien avant, alors qu'ils en avaient parfaitement le loisir. A dessein, assurément.

Amie lectrice, ami lecteur, voilà dans quelles circonstances il nous arrive encore d'évoluer.

Mais, soyez sans crainte : nous ne désarmerons pas.

Jamais.

Willy Clarinval, éditeur responsable.

Editorial - 1	Simone Herbiet, résistante - 5	Simone Herbiet, résistante - 9	Dinanderies -13
Mise au point - 2	Simone Herbiet, résistante - 6	Simone Herbiet, résistante - 10	Nos lecteurs nous écrivent - 14
Mise au point(suite) - 3	Simone Herbiet, résistante - 7	Simone Herbiet, résistante - 11	1940/45 à Dinant - 15
Mise au point(fin) - 4	Simone Herbiet, résistante - 8	La page picturale - 12	Nous y étions - 16

Réalisé par les bénévoles du groupe de travail de l'association «*Au fil de la Meuse*».

Toute reproduction de l'entièreté ou d'une partie de ce mensuel doit faire l'objet d'une demande écrite via le mail du webmaster : [fn618769@skynet.be](mailto:fn618769@skynet.be) !

**A propos d'un droit de réponse.**

Nous recevons le texte suivant, intitulé « droit de réponse ». Son auteur l'assortit d'une contrainte légale quant à ce. Dès lors, d'une part, que « Traces Mosanes » a cessé de paraître l'an dernier, et, d'autre part, pour ce qui concerne Au Fil de la Meuse, que nous estimons que les conditions pour un droit de réponse officiel ne sont pas réunies, nous publions ce texte uniquement dans le contexte du débat interactif cher à notre feuille.

Nous ne nous formaliserons pas du ton incisif qui est employé, et nous passerons sous silence les autres courriels écrits au vitriol que nous avons reçus.

Au nom de toute l'équipe,  
Clarival Willy, éditeur responsable.

---

**Document reçu par mail en date du 21/04/2017, signé André RUSSEL**

"*Traces Mosanes* n° 20 de Décembre 2013, *Traces Mosanes* n° 46 de Février 2016 et *Au fil de la Meuse* n° 7 de Février 2017, accessibles sur le net, reprennent des confidences orales d'Henri Georges à son petit-fils Michel, au sujet de faits qui se seraient passés à Dinant le 23 août 1914 aux environs de la Place d'Armes et rue Léopold (actuelle rue d'Aoust) dans le Faubourg Saint Nicolas.

Henri Georges aurait même demandé à son petit-fils "*d'attendre 2014 et de ne pas citer de noms de familles encore existantes*". Son petit-fils ne donne par ailleurs aucune indication sur le contexte dans lequel il a reçu ces confidences, ni sur les raisons des faits qu'il dénonce, ni les accusations qu'il formule.

*Traces Mosanes* fait état de deux récits d'Henri Georges : tout d'abord, une lettre d'Henri Georges ne faisant aucune référence à ces faits, et ensuite, ce qu'aurait raconté en famille ce même Henri Georges, sans que ces dires aient pu être vérifiés.

En effet, *Traces Mosanes* n° 20 de Décembre 2013 publie une partie d'une déclaration écrite d'Henri Georges lui-même, mais omet de préciser que cette déclaration avait été rédigée de la propre main d'Henri Georges en mai 1915 et remise au vice-consul des Pays-Bas, Willem van Rijckevorsel. Elle est reprise en page 85 du livre "Le Martyre de Dinant" publié par Edouard Gérard en 1920. Ceci n'empêche pas l'auteur de l'article publié dans *Traces Mosanes* d'affirmer, sans apporter la moindre indication en ce sens, "*que la version de la mise au mur qui a cours dans la famille Georges est plus précise (qu'un témoignage écrit) et que tout ceci se passa, selon ces dires, à l'intervention de l'épouse d'un notable du coin...*"

Le n° 46 de Février 2016 de *Traces Mosanes*, revenant sur les confidences d'Henri Georges et son petit-fils, s'interroge sur le point de savoir "quelle a été la punition des assassins et de leurs aides ?" :

Le petit-fils d'Henri Georges y lance des accusations très graves à l'encontre de l'épouse du propriétaire d'une 'villa palladienne', luxembourgeoise de naissance affirme-t-il, et qui, peu avant le massacre du mur Tschoffen le 23 août 1914 vers 18h, se serait trouvée sur le perron de sa villa, riant et plaisantant au milieu d'une cour d'officiers. Elle aurait ni plus ni moins suggéré à des officiers allemands de retirer des hommes, mis au mur, dont le nom n'est pas précisé, et de les remplacer par Henri Georges, Edgard Guillaume et Nestor Trembloy. On sait selon des sources sérieuses que tous les trois survivront au massacre (Schmitz et Nieuwland, *L'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, 4<sup>ème</sup> partie, Documents pour servir à l'histoire, p. 127).

Pas un seul élément ne permet aujourd'hui de confirmer cette confidence posthume d'Henri Georges. Il a écrit : "*7h du matin j'ai été conduit par les soldats vers la prison mais à cause des balles françaises nous avons été jusqu'à la maison Henrotte (coin rue de la Grêle et de la rue Léopold en face de chez Emile Laurent) ... J'ai été à la forge Bouille où je suis resté jusque 6h du soir*" ("*Le Martyre de Dinant*" édition 1920 Témoignages recueillis par le vice consul des Pays-Bas van Rijckevorsel, page 85).

Nestor Trembloy témoigne aussi : "*vers 11h du matin il est conduit à la forge Bouille*" ("*Le Martyre de Dinant*" page 71)... *et est escorté de soldats jusqu'au mur Tschoffen*" (Schmitz et Nieuwland, note 3 page 153). Edgard Guillaume témoigne également en ce sens ("*Le Martyre de Dinant*" page 88, note). Mais, curieusement, on ne retrouve aucun témoignage de ces deux personnes au sujet de la scène qui se serait passée sur le perron de la 'villa palladienne' et décrite par Henri Georges dans les confidences qu'il a faites à son petit-fils, Michel Georges.

La ville brûle, le canon tonne, des soldats hurlent sur des femmes, enfants et hommes dans la rue, tous les hommes en âge de porter les armes sont suspects et rassemblés pour être exécutés. C'est à ce moment-là, donc, vers 18 heures, peu avant

le massacre, que, selon ses confidences, Henri Georges dont rien n'indique qu'il comprenait allemand, se trouvant par hasard devant l'entrée du jardin de cette villa, bordé de hauts murs et gardé par des soldats en armes, aurait vu et entendu à 20 à 30 mètres (!) de la rue la maîtresse de maison (ou une autre personne ?) bavardant avec ses hôtes, comme lors d'un bal contes de fées ou de vampires, pour savoir qui allait être exécuté...

Pourtant Henri Georges ayant passé toute la journée à la forge Bouille (actuellement, rue courte Saint Roch), devait sûrement être au courant que toute la famille de cette 'villa palladienne' (parents et 8 enfants de 2 à 19 ans) y avait été emmenée, elle aussi, dès 9h du matin, avec celles de leurs voisins proches, comme les Tschoffen, Guillaume, Firmin, etc. (voir Schmitz et Nieuwland, *Documents pour servir à l'histoire* p. 134). Cette famille faisait partie du groupe de plusieurs centaines de personnes transféré à la prison vers 14h30.

De même, Henri Georges pouvait difficilement ignorer, quand il faisait ses confidences à son petit-fils, que le propriétaire de cette villa, avec son fils de 16 ans, faisaient partie des 416 dinantais, (soit la plupart des hommes qui se trouvaient à la prison) envoyés le soir-même à Cassel en Allemagne. Il existe suffisamment d'écrits officiels confirmant ceci.

A noter que l'épouse du propriétaire de cette 'villa palladienne' n'était pas d'origine luxembourgeoise, comme l'affirme Henri Georges, mais cinacienne de souche. Erreur curieuse de la part d'un brave dinantais en 1914 ...

Quand on recoupe les souvenirs d'Henri Georges tels que rapportés par son petit-fils dans des circonstances non précisées, avec le témoignage du même Henri Georges, témoignage écrit, vérifié et, authentifié, celui-là, il est incompréhensible que *Traces Mosanes* et *Au fil de la Meuse* s'en fassent l'écho sans s'interroger sur le caractère invraisemblable de la situation et des accusations qu'elles publient, principalement dans le n° 46 de Février 2016.

Non : il est faux d'écrire que "*Tout ceci se passa, selon ces dires, à l'intervention de l'épouse d'un notable du coin...*" (*Traces Mosanes* n° 20 de Décembre 2013) : impossible, cette personne étant, avec son époux et ses 8 enfants (et ne les a jamais quittés) retenue prisonnière depuis 9h du matin, à la forge Bouille, puis à partir de 14h30 à la prison, alors qu'Henri Georges n'a quitté la forge Bouille que vers 17h ou 17h30.

Non : on ne peut pas se baser sur des affirmations incohérentes et non authentifiées pour dire : "*Mais pour la postériorité du débat, il fallait, rien qu'une fois, que cela soit écrit !*" (*Traces Mosanes* n° 46 de Février 2016). Pourquoi semer le doute en commentant une confidence orale faite à une seule personne bien longtemps après les faits et dans des circonstances non précisées, alors même qu'il existe des témoignages écrits, précis et concordants faits peu de temps après les événements ? L'auteur de l'article va jusqu'à poster plusieurs photos de la 'villa palladienne' agrémentées de légendes assassines, comme "*Un panorama des lieux. Au centre, la grosse habitation visée*" ou "*Dans le fond à gauche, la maison dont il est question*" ;

Non : il n'est pas correct d'affirmer que "*C'est donc de là (du perron de la villa palladienne) qu'ont été planifiés les rassemblements de civils à la prison et aux dépendances Bouille, puis les sinistres exécutions.*"

*Il était donc impossible pour les notables de cette maison d'ignorer quoi que ce soit de ce qui se tramait, et à fortiori de ce qui allait se passer au Mur, sur le coup de 18 heures.* " (*Au fil de la Meuse* n° 7 de Février 2017). Accusations gratuites et incohérentes, du fait qu'autour de 18 heures, ces "notables" se trouvaient à la prison, avec plusieurs centaines d'autres dinantais depuis le début de l'après-midi !

Toutefois, s'étant probablement aperçu du caractère invraisemblable de ses précédentes diffamations, l'auteur y ajoute une photographie d'une maison qui ne correspond pas à celle de l'habitation en question...

S'il est exact que des aspects des événements tragiques de 1914 sont encore mal connus et que, 100 ans plus tard, il reste encore des zones d'ombre, il est regrettable et inadmissible de colporter des récits oraux totalement incohérents sans les vérifier un tant soit peu, d'autant plus qu'ils visent des personnes décédées, ne pouvant plus se défendre !

Si cette série d'articles visait à rétablir "*la vérité historique recherchée dans tous ses aspects*" (*Traces Mosanes* n° 46 de Février 2016), pourquoi n'avoir pas pris en compte, ne fut-ce que pour la bonne information des lecteurs, des faits tels qu'ils ressortent de documents accessibles à tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu à l'histoire de Dinant ?

En conclusion, nous faisons nôtre cette réflexion (tirée des contributions de Simon Alexandre, Aurore François et de Frédéric Vesentini sur la page consacrée par Wikipedia aux massacres de Tamines et de Dinant) - Objectivité d'un témoignage (accessible sur le net) qui, par elle-même, donne la clé à toutes ces affabulations absolument gratuites et infondées :

"Un élément à bien considérer, est l'incidence de la peur et des émotions violentes. Ces deux facteurs peuvent atténuer l'objectivité du témoignage. À cet égard, il faut se méfier des informations statistiques fournies par le témoin. Les faits qu'il affirme sont généralement approximatifs afin d'impressionner. Par ailleurs, nous devons considérer une possible mauvaise compréhension des faits. Les circonstances traumatisantes des événements peuvent être à l'origine d'erreurs d'observation. Le témoin relate ce qu'il a cru sincèrement voir. La solution de ce problème, réside dans le recoupement possible avec d'autres témoignages en vue de confirmer ou d'infirmer certaines informations fragiles."

Le 21 avril 2017,

André Russel,

Au nom des descendants du propriétaire à l'époque de la 'villa palladienne' visée, dont

Philippe-Eugène Herbecq-Roosens

Pierre le Clément de Saint-Marc

Au dos de ces deux photos de 9 cm x 12 cm figure "Montée vers le plateau de Falmignoul - juillet 1914".  
Derniers instants d'insouciance d'un groupe de femmes en promenade. Le 30 juillet, la Belgique mobilisait!

## Dinant 1914-1918



†

Priez pour le repos de l'âme de

Monsieur

**JEAN-BAPTISTE FONDER**

époux de Madame

**ZÉLIE MAGNETTE**

né à Dinant le 12 Juillet 1883 et y décédé tragiquement  
le 23 Août 1914.

SOUVENIR PIEUX

†

*Priez pour le repos de l'âme*

de Monsieur

**PAUL CORBIAU**

*né à Dinant, le 13 Juillet 1852,*  
*— y décédé le 23 Août 1914. —*

Sa récompense sera grande parce que Dieu l'a éprouvé au creuset de la souffrance et qu'il l'a trouvé digne de lui. (Sag. III, 6.)

Doné d'un cœur généreux et d'une intelligence peu ordinaire, *Paul Corbiau* donna, dans son jeune âge, les plus belles espérances. Mais à peine eut-il franchi le seuil de l'Université, que la maladie le ramena au foyer, le cloua sur son lit et l'obligea à y passer la plus grande partie de sa vie.

La Providence lui réserva la souffrance en partage; il accepta son rôle en brave et jamais une plainte n'effleura ses lèvres; même dans les moments les plus pénibles, il montra la plus édifiante résignation.

Il s'était familiarisé avec la pensée de la mort, que souvent il avait crue bien prochaine; aussi ne l'effraya-t-elle pas, toute cruelle qu'elle se présentait; son unique souci fut alors d'encourager ses infortunés compagnons, et de leur proposer le sacrifice de leur vie pour Dieu et pour la patrie. Bienheureux l'homme qui sait comprendre le pauvre et l'indigent, au jour mauvais Dieu le délivrera. (Pral. XI, 2.)

Quiconque fera son occupation assidue de la prière et de la pensée du Ciel, quittera cette vie sans crainte et entrera avec joie dans l'éternité. (St François d'Assises.)

Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. (300 j. d'ind.)

Doux Cœur de Marie, soyez mon refuge. (id.)

R. I. P.

IMP. E. JANUS. - DINANT

†

SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES

DE MESSIEURS

**Alexis Bultot, âgé de 34 ans**

**Jules Bultot, âgé de 31 ans**

ÉPOUX DE MADAME JULIETTE MAZY

**Joseph Bultot, âgé de 29 ans**

décédés tragiquement à la ferme de Malaise-Dinant,  
le 23 Août 1914.

« La mort, d'un même coup,  
les a réunis devant Dieu. »

Partir en son printemps, quand on se promet encore de longues années! ... Se trouver arrachés aux bras d'une famille bien-aimée! ... Quel sort navrant; quelle tristesse amère, si nous n'avions le Ciel, si nous n'avions les immortelles espérances de l'au-delà!

Chrétiens dignes de tout éloge; ils ont fait généreusement à Dieu le sacrifice de leur vie et leur sang innocent les a fait, sans nul doute, agréer par la divine Justice à qui seules peuvent plaire les victimes sans tâche.

Adieu, mère chérie, sœurs, épouse, enfant et parents bien-aimés, la séparation est douloureuse, mais courage! courage. Offrez à Dieu votre peine. Prés de Lui nous prions pour vous en vous aimant dans le ciel, comme nous vous avons aimés sur la terre.

Miséricordieux Jésus, donnez-leur le repos éternel. (7 ans et 7 quar.)

Mon Jésus miséricorde.

DINANT. IMP. BOURDEAUX-CAPELLE.

Souvenirs mortuaires de personnes fusillées le 23 août 1914 à Dinant

***Simone Herbiet,  
résistante à Waulsort.***

Simone Herbiet veuve Molenkamp Eddy est décédée à Dinant le 12/11/2015. Elle habitait Chaussée d'Yvoir depuis 20 ans.

A ses funérailles le 16 novembre, la petite église Saint-Georges de Lefle résonna de la Brabançonne. C'est toujours un instant prenant, qui évoque un des engagements les plus nobles de l'homme : le Patriotisme. J'ai donc voulu en savoir plus.

Avec bonheur, sa fille Laurianne, qui fut très longtemps adjointe de mon épouse à l'ASBL Tremplin établie dans les bâtiments du CPAS, retrouva un cahier de souvenirs tenu par sa maman depuis 1995. Il s'intitule « Flash-back ». Le style et l'écriture y sont soignés, ce qui dénote de la personnalité de l'auteur. On peut le diviser en quatre parties : le Waulsort d'avant-guerre, l'exode de la famille en mai quarante (près de 30 pages), les opérations de résistance et les jours de Libération.

Nous nous intéresserons ici à la période de résistance, réservant les autres thèmes à des parutions ultérieures. Nous nous devons de respecter l'écrit de Madame Herbiet. Ainsi le reproduisons-nous fidèlement ci-après.

« Petite fille, je vivais le long du fleuve. Mon plus lointain souvenir le revoit, menaçant, se gonflant jusqu'à envahir le jardinet et le rez-de-chaussée du logement que nous occupions au Comptoir Commercial à Neffe. Je n'avais pas quatre ans (1), mais je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir la barque où se trouvaient déjà maman et le bébé et dans laquelle papa me déposait, bien emmitouflée dans un chaud manteau rouge avec une écharpe et un bonnet de laine blanche pour me protéger du froid de décembre. La barque n'avait pas de rame et l'homme qui la guidait se servait, pour avancer, des barreaux noirs en fer qui clôturaient la cour. Nous n'allions pas loin, seulement jusqu'à la ruelle de l'école qui, s'élevant vers le chemin de fer, n'était inondée que sur quelques mètres. Papa était resté pour aider au sauvetage des marchandises du Comptoir. Trois jours plus tard, notre petit chien blanc fut retrouvé, flottant sur une planche dans la grande cour centrale. Je me suis toujours demandé pourquoi il n'avait pas nagé jusqu'au quai. Peut-être avait-il essayé ?

Cette Meuse-là, comme celle-ci, n'était pas « ma » Meuse. Elle était dure, froide, agressive et méchante.

L'autre, la vraie, celle qui m'a procuré toute la douceur et la sérénité que l'on pourrait peut-être appeler « bonheur », coule en amont, dans ce merveilleux paradis, entre Anseremme et Waulsort.

La rive droite n'a pas changé. Et même, si de l'autre côté, le grand verger, le bois de sapins et notre jardin sont disparus, remplacés par une rangée de coquettes petites villas, la Meuse là-bas est toujours la Meuse de ma jeunesse, de mes rêves, de mes espérances, de mes amours. Elle coule inlassablement devant cette maison maintenant délabrée, fatiguée et vétuste, mais dont les fantômes se souviennent peut-être de la terrasse fleurie, des bosquets d'œillets et de roses, des rires, de la musique et des chants de la jeunesse qui s'y réunissait, heureuse d'être là.

Il y a plus de cinquante ans de cela. Les gens du village l'appelaient « la vieille gare ». Mes parents y avaient ouvert ce qu'ils appelaient « une petite laiterie », à l'enseigne « Les Pauquis »(2). En ce début de printemps 1934, c'était le plus joli

nom que l'on pouvait donner à cette habitation de conte de fée.

Papa jardinait ou allait pêcher, il nous rapportait rouses ou brochets. Maman et Marcelle s'occupaient du ménage et de la cuisine ; moi, des clients. C'était pour la plupart des pensionnaires des hôtels qui, l'après-midi, faisaient une promenade le long de la Meuse et s'arrêtaient chez nous pour jouir de la poésie du lieu, manger une gaufre ou commander un café-cramique.



Les Pauquis à l'époque.

J'avais à cœur de signer la présentation d'un simple jus d'orange et, chaque jour, d'orner les tables de fleurs fraîches. Papa,

tout rajeuni et galant, faisait la causette avec les jolies promeneuses qui repartaient toujours avec quelques œillets ou pois de senteur. Maman teignait les grands rideaux bonne-femme en vert pâle, faisait de simples salades un vrai régal, rinçait le linge éclatant de blancheur dans l'eau claire de la Meuse. Marcelle (le « spirou » comme disait papa) suivait à Dinant des cours de couture et fière de sa jeune connaissance en la matière, nous confectionnait des toilettes pimpantes. Moi, la cigale, je chantais, jouais du piano, dessinais, brodais, tricotais. Mais surtout, je rêvais.

Nous avions de plus en plus de clients, même quelques pensionnaires, des pêcheurs venus du pays de Charleroi et qui trouvaient plus commode de loger chez nous plutôt que dans leur voiture.

Le train ne stoppait plus à la vieille gare devenue « Les Pauquis ». Il continuait à la gare du village, jolie et fleurie. Aussi un vrai régal pour les yeux, cette gare, avec ses treillis de roses odorantes. Nos visiteurs devaient alors revenir sur leurs pas, suivre la Meuse en longeant le château et le verger aux pommiers bien alignés, pour arriver jusqu'à nous.

(3)...

Aux « Pauquis », l'hiver s'était passé calmement, le printemps était là. Papa, grâce à mon cousin Maurice, avait repris du travail aux Usines de Cuivre de Moulin-lez-Warnant chez le Baron Frédéric de Rosée.

Les fêtes de Pâques passées, nous préparions avec joie la saison d'été. Maman avait acheté de nouvelles nappes fleuries pour la terrasse, les parasols étaient prêts, les œillets embaumaient.

Le 8 mai, mercredi avant Pentecôte, je fêtais mes dix-huit ans. Le vendredi matin, papa avait quitté « les Pauquis » à l'heure habituelle pour se rendre à son travail. Une demi-heure plus tard, il rentrait à la maison. Le visage défait, le dos voûté, s'appuyant des deux mains sur la table de la cuisine, il a murmuré d'une voix tremblante :

- « C'est la guerre, mes enfants » !...

(4)...

Et la vie a recommencé ! Personnellement, je ne ressentais aucune haine contre les soldats qui fréquentaient notre café ; je les servais poliment et n'engageais jamais une conversation. La seule fois où, les entendant critiquer certains bombardements alliés qui avaient coûté la vie à des civils allemands, j'avais cru devoir les éclairer sur la façon méthodique dont leurs aviateurs avaient massacré les réfugiés, j'ai failli le payer de ma vie : un sous-officier, pourtant habitué de la maison, s'est levé, blanc de rage, me menaçant, le poignard à la main. Les « kamaraden » l'ont retenu et c'est la table qui a été « poignardée ». J'ai compris ce jour-là que la correction

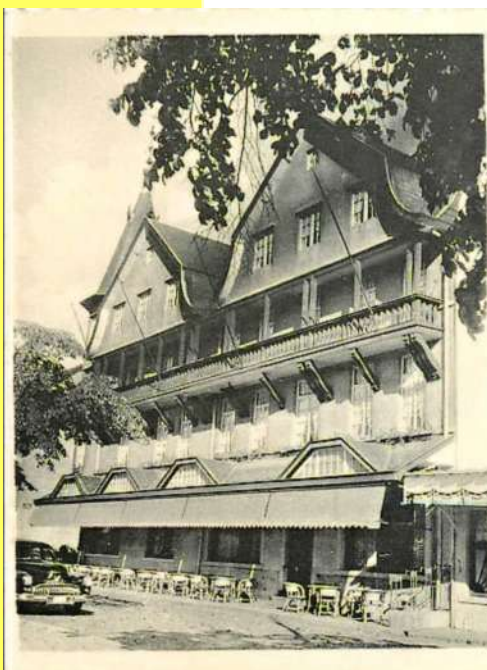


Et tout récemment...

allemande n'était qu'une façade et que ces soldats n'étaient que des « robots » au service d'Hitler.

(...)

Nous vivions tous dans l'attente de la libération de notre pays par les Alliés. On écoutait la radio de Londres, en cachette naturellement. Il fallait être prudent, d'autant que la Gestapo devenait de plus en plus présente. En fait, on était très mal renseigné car tout était sous contrôle allemand. Les communiqués à la radio ou les actualités au cinéma, les films, la musique, les chansons, la mode même étaient allemands. On parlait de certaines arrestations, de passages à



HOTEL-RESTAURANT MOLENKAMP  
Ancien Hôtel Herman  
DINANT. Tél. 23186

Hôtel tenu place de Meuse par le beau-frère de Simone HERBIET, dont le récit paraît dans nos pages.

tabac dans les caves de l'Hôtel des Postes à Dinant, des groupements de résistance ; mais, en fait, on en parlait peu, c'était trop dangereux !

Je ne fus cependant pas surprise quand Georges Poncelet demanda mon aide pour certaines de ses activités secrètes. « Les Pauquis », ancienne gare, était un poste idéal d'observation pour le trafic ferroviaire. De plus, si la nécessité s'en faisait sentir, on pouvait aussi observer la route et le fleuve. Il avait toute confiance en ma discrétion et mon savoir-faire. Je ne quittais guère la maison, le balcon de ma chambre surplombait l'ancien quai. La grande porte-fenêtre du café, ancienne salle d'attente, me permettait de surveiller tous les trains, militaires pour la plupart, venant ou se rendant en France. Même quand le café était occupé par les soldats allemands, j'avais toute facilité d'examiner à l'aise le convoi et d'en noter les composantes. Il s'agissait d'un code que je pouvais momentanément noter sur un sous-bock, un quelconque carnet, un bout de papier. Ce qu'un homme n'aurait pu faire sans éveiller les soupçons, était très simple pour une jeune fille presque jamais seule, accompagnée de copains ou même d'un ou l'autre soldat et qui, de chez elle, regardait passer les trains. Les chauffeurs ou mécaniciens nous faisaient un petit bonjour ; en général les convois ralentissaient ou même s'arrêtaient car il y avait un signal à l'entrée du grand mur du château. Souvent, le chauffeur laissait négligemment tomber sur la voie quelques kilos de charbon à notre intention. Je ne commettais aucune imprudence, veillant à garder la même neutralité vis-à-vis des soldats fréquentant la maison et une totale discrétion envers mes parents et amis. Quand je regardais passer un train, je ne me cachais jamais : une semblable attitude aurait pu paraître suspecte aux yeux des soldats qui, armés de mitrailleuses, le protégeaient contre les avions et les résistants, « les terroristes » comme ils disaient. De même, je ne répondais jamais au signe amical que me faisaient parfois certains soldats assis, les jambes pendantes, à la porte ouverte des wagons à bestiaux : il fallait se méfier aussi des résistants inconnus qui auraient pu croire à un geste de sympathie envers l'ennemi et me prendre pour une collaboratrice. Les différentes sortes de wagons avaient un sigle, c'était très facile de donner un maximum de renseignements sur un convoi militaire ; je pouvais même, grâce à un petit carnet que j'avais reçu de la part de « Poisson Chinois », un de mes chefs S.R.A., identifier l'arme à laquelle appartenaient les soldats.

Pour les trains de marchandises c'était plus compliqué. J'avais appris à compter avec les doigts des deux mains et même avec les orteils quand je n'avais pas la possibilité de noter. Il y avait les wagons plats, les wagons à bestiaux, les wagons citerne, etc. Pour moi, cela fait les H.C, les H.V. et autres. Chaque jour, je retransmettais les observations sur un formulaire en papier calque, avec tous les détails : heure, direction, chargement si j'avais pu le détecter, nombre de soldats et mitrailleuses protégeant le convoi. La nuit, j'entendais venir les trains de très loin car la Meuse fait une large courbe au creux de laquelle se blottissait « Les Pauquis ». Le bruit se répercutait dans la vallée, comme ici à Leffe où la nuit un train de marchandises se signale bien avant son passage et comme au temps de ma jeunesse, m'éveille immédiatement. J'avais tout le temps d'aller à la fenêtre et de prendre des notes, le convoi passait à quelques mètres de mon balcon. De l'exode, j'avais gardé la faculté de m'endormir dès que j'en avais la possibilité et de m'éveiller au moindre bruit. C'est encore le cas maintenant.

Georges Poncelet passait au café chaque jour en revenant de son travail en vélo. Il était représentant en vins et liqueurs. Les renseignements étaient transportés dans le guidon du vélo. Lui aussi était d'une discrétion totale, je ne connaissais aucun nom de résistants du réseau. Après quelque temps, il m'apprit que je faisais partie du S.R.A. (service de renseignements et d'action), Lion Belge et ligne Bayard. Puis un peu plus tard que j'étais inscrite au M.N.B. (mouvement national belge). Je ne lui ai demandé aucun renseignement sur le fonctionnement de ces réseaux. Je faisais consciencieusement mon travail pour libérer mon pays de l'occupant. Et mes renseignements devaient être appréciés car je reçus de Londres, via Sadi (toujours sur papier calque roulé dans le guidon), des « félicitations à l'agent n° ? pour l'exactitude et la précision de ses renseignements ».

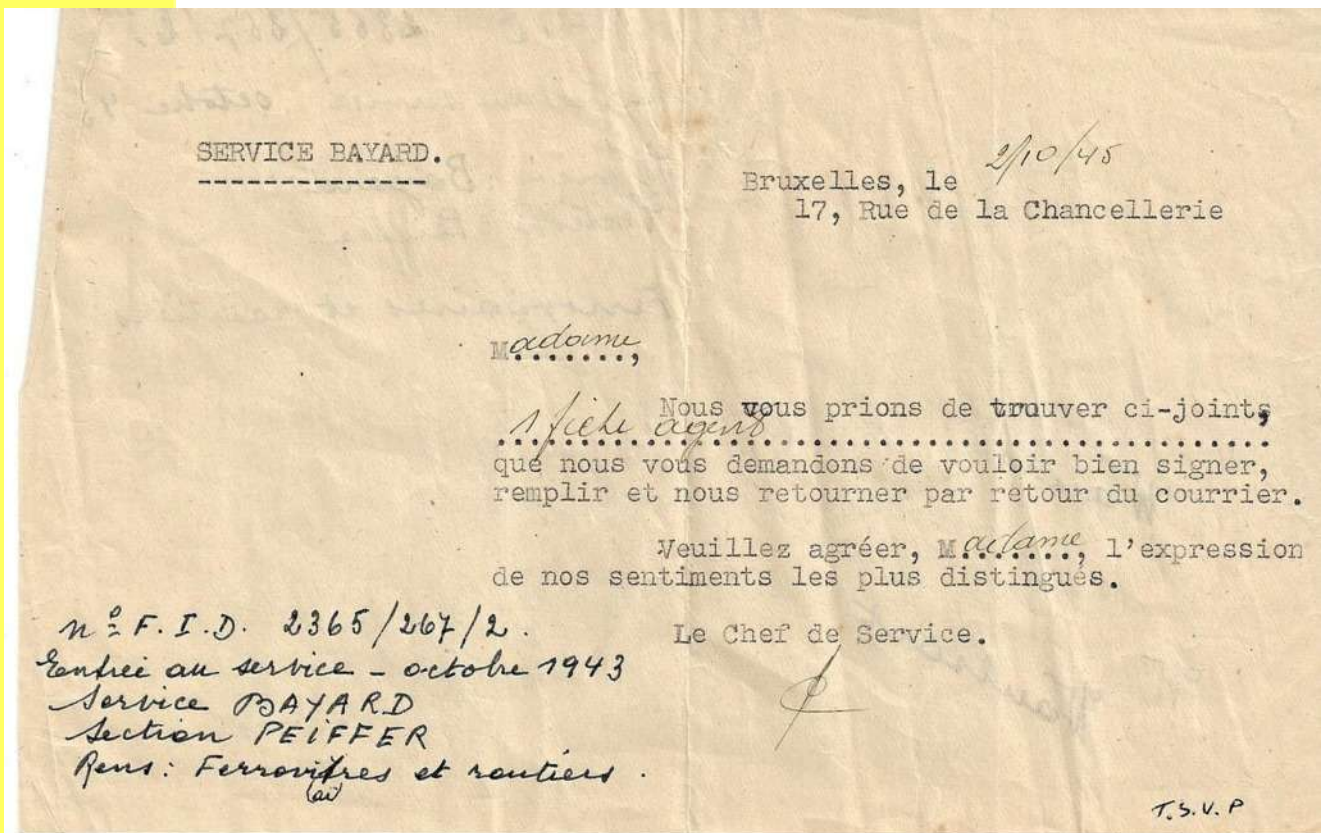
(...)

Cela peut paraître incroyable actuellement mais nous n'avions aucune idée de ce qui se passait dans les camps, nous n'avions pas connaissance des chambres à gaz et de l'extermination systématique de centaines de milliers de gens. Je me souviens de trains semblables à celui qui nous avait ramené de France et composés, comme le nôtre, de wagons à bestiaux. J'avais cependant noté les différences : les portes étaient soigneusement fermées, la lucarne était obturée par un treillis et consolidée par des planches en croisillon. On pouvait difficilement distinguer les visages collés à cette lucarne. Manifestement, ces gens cherchaient un peu d'air. Je ne comprenais pas pourquoi ils n'ouvraient pas la porte comme nous l'avions fait. Je pensais qu'il s'agissait de jeunes gens qui n'avaient pu se soustraire au travail obligatoire en Allemagne. Ces trains étaient gardés par des soldats armés de mitrailleuses. Maintenant je sais que ces malheureux, hommes, femmes, enfants, allaient tout droit vers une mort affreuse. Que Dieu nous pardonne à nous tous de n'avoir pas tout compris à ce moment-là, et de n'avoir rien fait (ou si peu de chose) pour essayer de les sauver ».

(5)...

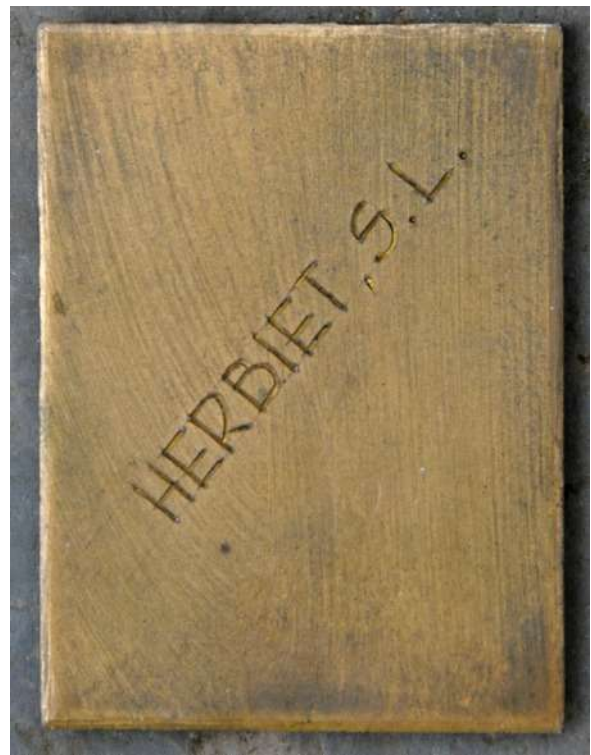
Clarival Willy

- (1) Madame Herbiet est née le 8/5/1922 à Marche- en-Famenne.
- (2) La famille habitait auparavant au village une vieille ferme rebaptisée « les Marronniers » (en fait, il n'y en avait qu'un, énorme et majestueux).
- (3) S'ensuit la narration du ressenti de la « drôle de guerre » (« Cette période n'était pas triste ; plutôt lourde et monotone. On se sentait en attente, comme quand les oiseaux se taisent à l'approche de l'orage. On écoutait les nouvelles à la radio, toujours identiques. « Rien à signaler sur le front »).
- (4) Ici se situe le très long récit relatif à l'exode en France. Le 6 septembre au matin, par train, la famille réintérait « Les Pauquis », la demeure ayant subi de sérieux saccages.
- (5) Madame Herbiet termine son récit sur les jours de la Libération à Waulsort, durant lesquels elle portera le brassard du M.N.B. et où le drapeau belge sera hissé au mât des « Pauquis ».



Ce document du 2/10/1945 cite "PEIFFER" comme chef de section des renseignements ferroviaires et routiers. Qui est-il?





Le courrier qui accompagne l'attribution de la plaquette souvenir est particulièrement élogieux pour Mme HERBIET. On y relève que le dénommé "SIDI" (cité par l'intéressée dans son récit) n'est autre que M. R. DELINCE, chef du secteur C.A.F. Un tel document, comme un autre ci-joint, est précieux pour la connaissance du fonctionnement de ce service de renseignements

SERVICE BAYARD  
Secteur C.A.F.  
SIDI

Vodelée le 21-6-46

M.....

Plaquettes Souvenir BAYARD

Veillez trouver ci-jointe la plaquette souvenir Bayard destinée selon lettre reçue du Service aux agents les plus méritants.

Veillez noter que ces plaquettes, en nombre très limité, ne sont remises qu'à ceux de nos agents qui se sont particulièrement distingués dans l'accomplissement de la tâche qui leur fut dévolue au sein de notre service sous l'occupation allemande.

Ces plaquettes sont strictement personnelles. Est seule valable l'indication du nom du bénéficiaire sur le dos de la plaquette.

Je profite de cette occasion pour vous signaler que la liquidation du service est terminée, tous les dossiers pour statut, distinctions etc... sont introduits officiellement dans les différents services.

Dès lors je porte à votre connaissance que mon activité de Chef de Secteur est terminée définitivement, ayant accompli ma mission de sauvegarder vos intérêts et d'imposer vos droits selon strictement vos mérites.

C'est à l'USRA, 9, Rue de l'Etoile à Namur qu'il appartient de poursuivre ces démarches. Pour information, je vous signale que cet office possède notre liste d'agents et que vous pouvez y adhérer. Le parrainage du bloc est assuré.

Il me reste à vous remercier de votre loyale collaboration dans notre mission commune. Croyez bien que j'en garde le meilleur souvenir.

J'espère également que ce souvenir du Service vous fera plaisir et vous en souhaitant bonne réception, je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Le Chef de Secteur

SIDI

R. DELINCE

OFFICE DE LA RESISTANCE  
6e Commission de  
Révision  
NAMUR

Namur, le 26 mars 1955.  
4, rue Grandgagnage.

Madame Simone HERBIET  
épouse MOLLERKAMP HARA  
rue de l'Eglise  
WAULBORT

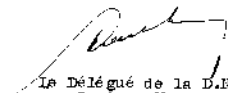
Madame,

La 6e Commission de l'Office de la Résistance de Namur examine pour l'instant le dossier de Monsieur Aimé PIELTAIN d'Anseremme.

Vous auriez été, paraît-il, intermédiaires pendant la guerre entre Mr Pieltain et Mr Leben.

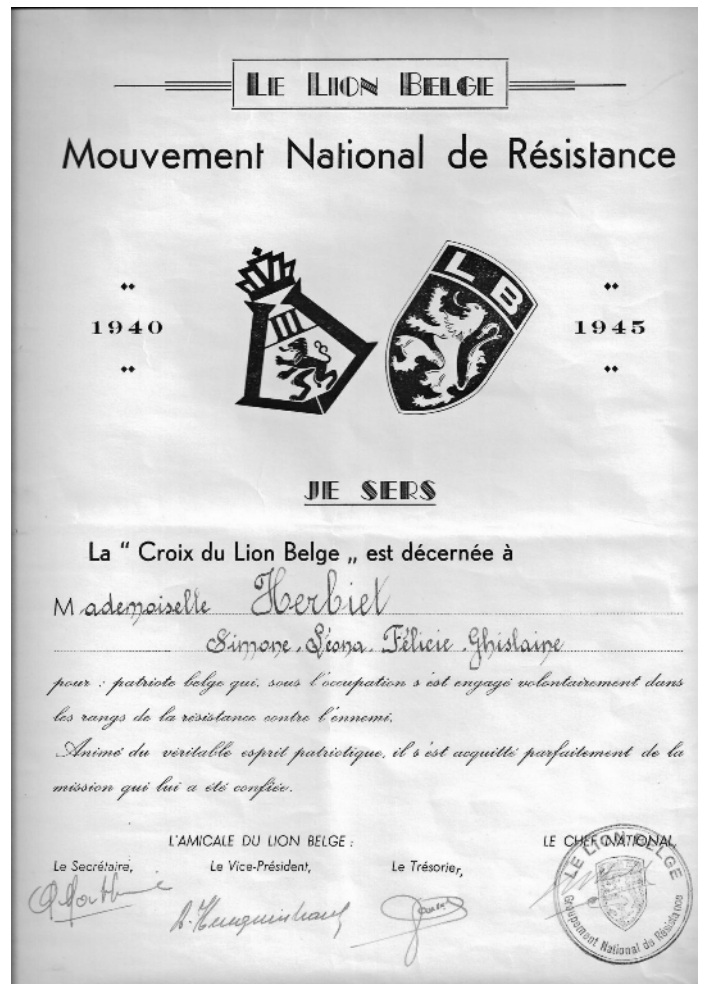
Vous serait-il possible de me faire parvenir un bref rapport sur l'activité de Mr Pieltain en tant que résistant armé?

Je vous en remercie et vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

  
Le Délégué de la D.N.  
Louis WAUTIER.

Ce courrier du 26/5/1955 est fort intéressant dans la mesure où Mme HERBIET a vraisemblablement servi d'intermédiaire entre M. Aimé PIELTAIN d'Anseremme et un sieur LEBEN. Le premier nommé était éclusier à Anseremme et le second un responsable namurois des voies navigables. Le fils de M. PIELTAIN, instituteur retraité, est un des responsables de la troupe de théâtre wallon de Dréhance.

Mme HERBIET est titulaire de plusieurs distinctions honorifiques, ses médailles s'accompagnant de certificats en bonne et due forme. En voici un, particulièrement intéressant, dès lors que le "Lion Belge" était un service de renseignements un peu moins connu.





1943.



Les Pauquis - 1945.



Exode à Madière(Ariège-Pyrénées).



Mai 1945 - Waulsort.



Septembre 1944 - Les Pauquis, Waulsort.



Juin 2004.

Quelques photos de cette grande résistante qu'était Simone HERBIET...

(Collection Laurianne MOLENKAMP)

## La page picturale



Cette aquarelle intitulée "Vue de Dinant, les falaises" a été vendue en 2015 chez Drouot pour 320 EUR.

En bas à gauche, elle est signée FRANK-BOGGS. Frank Myers BOGGS est né le 6/12/1855 à Springfield (Ohio) et est décédé le 8/8/1926 à Meudon (Hauts-de-Seine).

Élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il est l'auteur de très nombreuses aquarelles, dont certaines réalisées en Hollande et en Belgique. Sa tombe se trouve au Père-Lachaise.



Sir David Young Cameron est un artiste-peintre écossais (28/6/1865 - 16/9/1945). En 1917-1918, il fut commissionné par le gouvernement canadien pour peindre les événements de la guerre en France.

Ici nous découvrons deux oeuvres de 1907, montrant d'une part le quai de Meuse et le pont, et, d'autre part, l'intérieur de la collégiale Notre-Dame.

La photogravure intitulée "Meuse et Citadelle" date quant à elle de 1925.



Planche des "Tuniques bleues" par le dessinateur de BD Lambil (Willy Lambillote).

## Dinanderies



Casse-noix en bronze signé « Dinant »

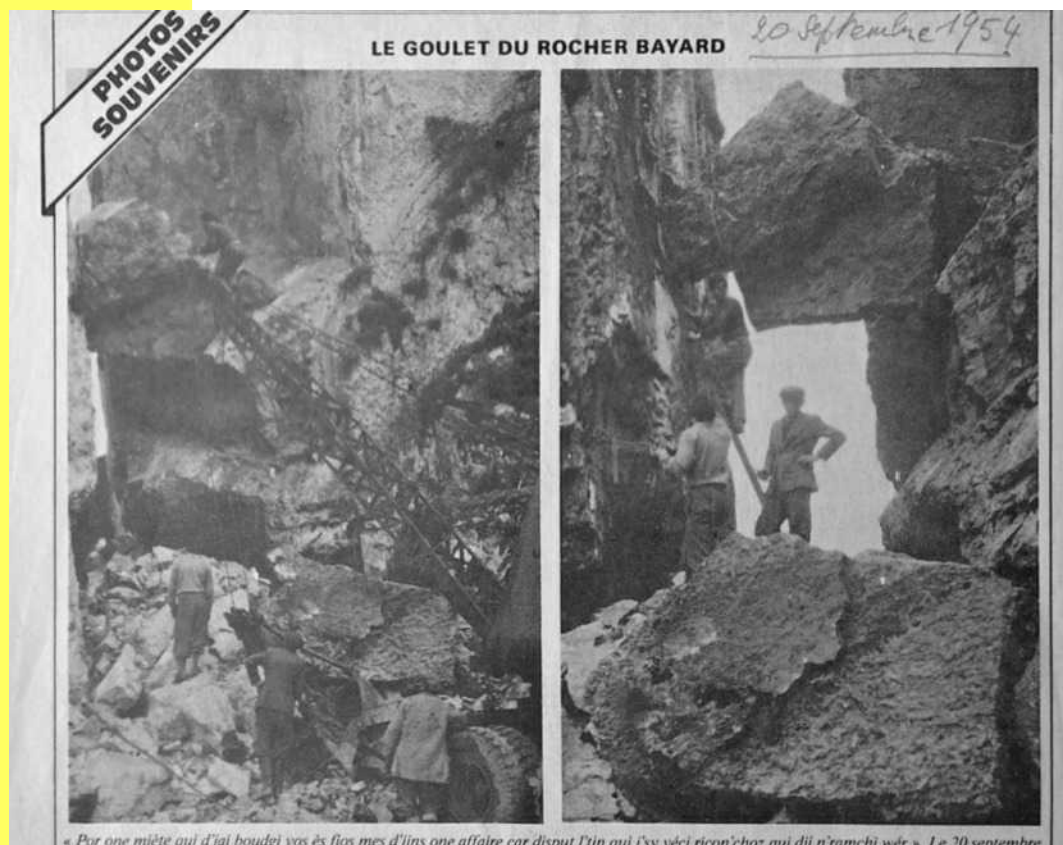


Pièce un peu bizarre signée "Furdelle".



Rafraîchissoir "Dinant".

## Nos lecteurs nous écrivent...



Monsieur Jean Javaux nous fait parvenir cette découpe tirée de « Vers l'Avenir » du 20 septembre 1954 relatant la chute du morceau de rocher dont question dans notre « Au Fil de la Meuse » précédent.

La légende en wallon :  
 « Por one miète qui d'jai boudjei vos ès fios mes d'ins one affaire car disput l'tin qui l'su véci ricon'choz qui d'ji n'ramchi wér »



Au sujet de la photo ci-contre présentée dans notre mensuel précédent, un de nos fidèles lecteurs nous précise : *Jacques, les grottes de Montaigle ont permis à toute notre famille, avec d'autres Sommiérois, d'y trouver refuge, le 10 mai 1940, pendant une petite semaine : la première grotte (à l'entrée nette) était occupée par notre famille (10 personnes : grand-mère, les parents et sept enfants - 12 ans à 2 ans). Je ne peux pas préciser le nombre des réfugiés dans l'autre grotte, où ils n'étaient pas très protégés contre d'éventuelles intempéries : ouverte à tout vent. Heureusement, cela n'a duré que quatre jours, du dimanche au mercredi qui ont suivi le 10 mai.*

*Jean-François Knuts, Dinant.*



Dans le cadre de l'édition d'une brochure, M. Thierry BINOT a sollicité d'en référer à l'article "Un Dinantais trop peu connu"(Charles Balbour, héros de l'Atlas V) qui figure sur notre site [www.patrimoinemosan.net](http://www.patrimoinemosan.net). Nous avons bien entendu acquiescé à sa demande. M. BINOT est attaché à l'Université de Liège - SEGI en tant que chargé des relations extérieures. Il est aussi président de l'ASBL Fexhe-Slins Animation. Nous attendons avec intérêt la parution de cet ouvrage.

WWW.FEXHE-SLINS-ANIMATION.BE  
 CONTACT & INFOS : Thierry BINOT 0476/39.16.90  
 GRAPHIC DESIGN : Fv-PROTOGRAPHIE 0496/13.17.00



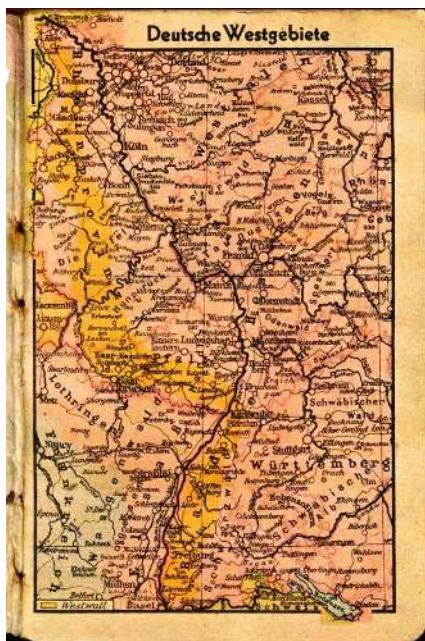
## En 1940/45 à Dinant ...



Soldats allemands sur le pont provisoire à Dinant.



Ruines de la poste.



Petit atlas de poche allemand (11,5 cm x 7,5 cm).



Deux photos allemandes prises de Saint Médart

Notre photographe s'est rendue au vernissage de l'exposition de peinture de Mme Laurie Breda à la galerie Lurkin à Dinant et en a rapporté quelques photos pour votre bonheur !

***Nous y étions ...***

Photos Nicole Lefort



Exposition au CCRD du Cercle Astronomique Mosan.



Photos  
Nicole  
LEFORT